

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 122

Artikel: L'oncle Nazaire
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257614>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de toutes les solutions antiseptiques et remplace l'ouate dans les pansements simples et directs des plaies. La gaze amidonnée, roulée autour d'un bras ou d'une jambe, permet de faire un petit appareil qui durcit en séchant. La toile, plus résistante que la gaze, est employée sous forme de bandes et de compresses.

Si les bandes de gaze ou de toile servent à fixer les pièces de pansement, les bandes de flanelle sont spécialement destinées à produire une compression douce et uniforme et à maintenir une certaine chaleur. Il est à recommander aussi de se munir de taffetas gommé, de taffetas d'Angleterre.

L'oncle Nazaire

(Suite et fin.)

Et, moitié chagrine, moitié sonriante à la pensée qu'on allait la détruire et la perspective de la belle flamme claire et joyeuse qui égayerait le pauvre logis, elle voulut, malgré le mauvais temps, suivre son mari sur la plage afin de rapporter tout de suite la première brassée de bois en attendant qu'il terminât sa besogne.

Oh ! elle ne serait pas longue cette besogne ; quelques bons coups de hache de ci, de là, et ce serait tout.

Tiennette prit sa cape, Pascal emporta ses instruments, et tous deux se dirigèrent vers le coin de la plage où la barque restait amarrée. Ils ne se parlèrent plus, le vent âpre leur coupait la respiration et leurs cœurs battaient fort comme s'ils allaient commettre une mauvaise action.

Ceux du pays avaient bien raison en disant qu'ils seraient misérables !

Et pourtant, Pascal ne regretta pas d'avoir épousé Tiennette dont il restait aussi épris qu'au premier jour de leur mariage.

IV

Pan !... pan !! pan !!!

De ses bras nerveux et robustes Pascal lève et abaisse la hache sur la barque qui se brise avec une sorte de gémissement.

Pan !... pan !!

Tiennette, assise sur un galet, ses bras croisés sur sa poitrine, non pour se préserver du froid, mais pour comprimer les palpitations de son cœur, le regarde et écoute...

Chaque coup de hache qui s'abat sur la barque rongée par l'eau de mer, résonne dans sa poitrine et des larmes lui montent aux yeux.

Au retour de son service militaire, Pierre, ayant obtenu au régiment les meilleures notes, recommandé par un de ses chefs, obtint sans trop de difficultés l'emploi de sergent de ville, lequel, joint au travail de Jeanne, devait leur permettre de s'épouser.

Le jour du mariage, Jacques, dont les sentiments pour sa jeune voisine étaient plus profonds qu'on ne l'aurait cru, demeura sombre, taciturne, regardant son frère d'un œil jaloux, haineux. Quant à Jeanne, il évitait de porter sur elle son regard, et comme, au moment de partir, elle lui tendait la main, il ne la prit pas, se tourna, puis, se rapprochant d'elle soudain :

— Adieu, dit-il, adieu. Ni vous ni Pierre ne me reverrez jamais.

Il s'éloigna, la laissant consternée, interdite et troublée. Le lendemain, il était parti. On ne l'avait jamais revu.

— Maman ! maman ! voici papa ! s'exclamaient

Sans doute elle ne pouvait plus servir, elle était usée, noircie, finie, la pauvre barque, mais que de souvenirs elle lui rappelait !

Le vieux Nazaire l'avait déjà quand il la recueillit, mais elle était neuve alors, coquette et pimpante, et elle pense à sa joie, à son enthousiasme, quand elle fit avec elle sa première promenade sur l'eau.

Elle la voit encore flotter quand l'oncle partait seul, chargé de ses filets, et aller loin, se perdre là-bas, à l'horizon bleu, si petite, si légère que sa voile ressemblait à une aile de mouette effleurant les vagues.

Le matelot y tenait, il avait pour elle un attachement particulier, c'était l'œuvre de ses mains et jamais il ne serait monté dans une autre barque quand il partait à la pêche.

Et puis encore, Tiennette ne lui devait-elle pas de la reconnaissance ? Ne l'avait-elle pas aidé à vivre pendant quelque temps après la mort de Nazaire ?

Il me semble, dit elle à Pascal que ne troublaient pas les mêmes sentiments, il me semble que tu frappes une amie !

Il la regarda, abandonna sa hache un instant et voyant qu'elle pleurait, s'approcha d'elle et l'embrassa.

— Comme j'aurais voulu t'épargner ce chagrin ! murmura-t-il, mais hélas nous sommes si pauvres...

Il revint à son travail, et pour en finir plus vite, frappa des deux bras à la fois.

Soudain, sous le coup plus vigoureusement lancé, le bois vola en éclat ; le bois et autre chose aussi qui grinça sous la hache et aussitôt un flot de... pièces d'or, s'échappa, roula et s'éparpilla sur la plage.

— Tiennette ! Tiennette ! s'écria le jeune homme, qu'est-ce que cela signifie ? Viens voir !

Elle accourut, se baissa, ramassa une poignée de pièces et, tous deux se croyant le jouet d'un rêve, restèrent là muets et immobiles avec de l'or plein leurs mains !

Pascal, le premier, revint à lui.

— Nous ne rêvons pas Tiennette, lui dit-il, regarde comme c'est doux et brillant ! Comme cela sonne joyeusement !

Mais enfin répliqua-t-elle stupéfaite, d'où cela sort-il ?

Qu'en sais je ? J'ai frappé au hasard sur le coffre, sur le banc que voici.

— Oh ! Comme il y en a ! Comme il y en a !

Elle s'était agenouillée et ramassait en tas ces jolies pièces sonores, tandis que Pascal, soulevant chaque morceau de bois,

mèrent les enfants, qui, ayant monté trop vite les cinq étages, arrivaient tout essouffés.

La mère quitta sa chaise en toute hâte, se reprochant sa rêverie, et, gagnant vivement son étroite cuisine, en sortit bientôt, tenant à deux mains la soupière dans laquelle fumait la soupe bouillante. Elle la déposa sur la table au moment où son mari entra.

Le sergent de ville avait la tête basse et semblait plus pâle qu'à l'ordinaire. Quand il releva la tête et la regarda, Jeanne fut frappée de l'altération de son visage, mais, comme s'il eût voulu prévenir toute question, il s'efforça de sourire, embrassa sa femme, dont les yeux inquiets se fixaient sur les siens, et, montrant la table autour de laquelle les enfants impatients étaient déjà installés, il dit :

— Mangeons.

cherchait d'où elles venaient de s'échapper.

— J'ai trouvé ! cria-t-il tout à coup. Et il apporta à Tiennette la moitié du petit banc sur lequel on s'asseyait dans le bateau et qui, formé de deux planches juxtaposées et solidement clouées, cachaient entre elles une sorte de boîte en fer blanc, longue et plate dans laquelle restaient encore quelques pièces et des billets de banque parfaitement intacts.

Paul et Tiennette, ahuris, les yeux dilatés, palpaient l'or avec un frémissement de tout leur être et, moins d'une heure après, quand ils retournèrent au logis, ceux qui les rencontrèrent se demandèrent s'ils n'étaient pas devenus subitement fous, à les voir courir comme ils le faisaient, avec des airs si étranges.

V

Le soir même, sans plus tarder, le matelot rendit visite au notaire de Presselles et lui fit part de sa trouvaille, mais le tabellion parut moins étonné qu'il aurait cru et il demanda simplement à combien s'élevait la somme.

— A douze mille francs, tant en billets qu'en écus, répondit-il.

Comment expliquer cela ? N'était-ce point un miracle ?

Un miracle ? Allons donc ! De ce que Nazaire n'avait jamais dépensé un sou mal à propos, cela ne prouvait pas qu'il fût misérable et le notaire se souvenait bien qu'un jour, peu de temps après avoir recueilli Tiennette, il était venu le trouver pour le consulter sur le placement d'une dizaine de mille francs environ, mais il s'était ravisé et tout le monde le croyait pauvre, tandis que le vieil Arpagon cachait son argent dans la barque qu'il construisait lui-même vers cette époque.

Bizarre idée cela, il ne fallait pas en convenir, mais enfin ce coffre-fort ambulant valait peut-être autant que le flanc d'un fauteuil ou la paillasse d'un lit, puisqu'il passait moins de temps chez lui que dans son bateau.

Et puis c'était son idée, quoi !

Huit jours après, Pascal conviait à un grand repas tous ses camarades les matelots, et ce fut une fière noce dont on se souvient encore à Presselles.

Depuis cette époque déjà lointaine, leur petite fortune a prospéré ; comme Tiennette s'entendait bien au ménage, comme Pascal travaillait toujours avec vaillance, le matelot est devenu patron d'un beau bâtiment de pêche appelé l'*Oncle Nazaire*, en souvenir du vieux bonhomme.

— Ça s'est bien passé, papa ? interrogea le petit garçon.

— Mais oui, très bien.

— C'était beau ? dit Henriette.

— Très beau.

— Il devait y en avoir du monde ! fit la femme. Tu n'as fait aucune arrestation ?

— Aucune, répondit l'homme dont le front se rembrunit de nouveau.

Henri et sa sœur causaient entre eux.

— Tu as quelque chose, dit tout bas Jeanne à son mari, une contrariété, un ennui.

— Je te le dirai plus tard.

Il jeta un coup d'œil aux enfants.

Elle comprit.

Jeanne et son mari achevèrent leur repas en silence.

— Allons, mes mignons, dit la mère quand le dîner fut terminé, voilà bientôt neuf heures, il est temps de vous mettre au lit.

(A suivre.)

Et voici comment, disent les gens du pays, le désintéressement de Pascal a été récompensé et comment il est devenu le plus riche de son village, en épousant la fille la plus pauvre.

FIN.



A PROPOS DE SPIRITISME

Trucs de médiums

Toujours à la mode, trop à la mode, le spiritisme ! Dans le *Matin*, le docteur Le Bon dont on sait les travaux, a proposé un prix de cinq cents francs, au médium qui pourrait transporter d'une table à une table voisine, un objet quelconque, sphère, cube ou bibelot, sans y toucher, par le seul effet de sa puissance magnétique, et cela en pleine lumière, devant un objectif photographique, qui saisira au vol ce phénomène de lévitation et en attestera ensuite la véracité.

Plus de discussions inutiles ; les paris sont ouverts.

Gageons que le docteur Le Bon ne perdra pas ses cinq cents francs. Il est vrai que les esprits qui font des phénomènes de ce genre, ont des exigences bien contraires à ces conditions ; il leur faut une réunion sympathique, des personnes croyantes, il leur faut l'obscurité, ou peu s'en faut, et généralement ils exigent que les assistants fassent la « chaîne », qu'ils se donnent la main en cercle autour du médium, sans doute pour éviter les mains indiscreètes, qui sont nos yeux dans l'obscurité.

* * *

Le premier spirite qui fit parler de lui à Paris, ce fut le célèbre Hume, qu'on appela aux Tuileries vers 1857. Il commença ses séances chez l'Impératrice. Autour d'une table ronde à pied central et recouverte d'un tapis, à la demande du médium. L'Empereur était là, avec quelques intimes, autour de la table, les mains posées sur le rebord.

Les esprits commencèrent par faire quelques petites farces aux personnes assises autour de la table. L'une se sentait tirée par sa robe ; une autre avait senti une main sur son genou. Parmi les personnes présentes, la comtesse de Lezay-Marnesta, dame du palais, s'était promis de surveiller cet homme bizarre. Se sentant tirée par sa robe, elle souleva vivement le tapis, et vit le pied de Hume qui rentrerait précipitamment dans son escarpin.

Aussitôt le médium déclara que cette personne était hostile aux esprits et qu'aucun phénomène ne se produirait tant qu'elle serait là.

On se regarda avec une certaine méfiance, mais désireuse de pousser l'expérience jusqu'au bout, l'impératrice pria M^{me} de Marnesta de se retirer dans le salon voisin.

A partir de ce moment, tout marcha à souhait, et quand l'Empereur sortit, traversant le salon où attendait la dame du Palais qu'on venait d'expulser, il tortillait la pointe de sa moustache droite en disant :

— C'est singulier, bien singulier.

A quelque temps de là l'Empereur et l'Impératrice furent pleinement convaincus des mauvaises plaisanteries de Hume ; quelqu'un avait saisi la main qui, sous la table, se posait sur son genou, et cette main était... un pied.

Hume fut prié de continuer ses expériences hors du territoire français.

On a raconté beaucoup d'autres choses,

notamment que Hume avait, dans l'obscurité, évoqué l'âme de Napoléon I^{er}, et que Napoléon III avait reçu de l'âme de son oncle, un soufflet ! L'anecdote inventée à plaisir, traduit l'esprit d'opposition à cette époque.

On dit aussi que Hume aurait déclaré à l'Impératrice que la dynastie impériale serait continuée par la descendance du Prince Napoléon. Une lettre de ce temps attesterait le fait ; nous ne le garantissons pas.

* * *

L'histoire des frères Davenport et de leur armoire en plein cirque est encore dans toutes les mémoires. C'était dans les dernières années de l'Empire. Les frères Davenport se faisaient lier sur des chaises et enfermer dans une armoire avec des instruments de musique. On fermait les portes et le tintamarre commençait, concert peu spirituel offert par les esprits.

On ouvrait les portes et les frères Davenport, assis en face l'un de l'autre, apparaissaient toujours liés sur leurs chaises ; mais le bruit avait cessé.

Quelques jours d'un succès étonnant amenèrent un éclat de rire qui retentit dans Paris. C'était celui d'un prestidigitateur qui offrait de dévoiler le truc. Il se fit lier sur la chaise, comme on liait les prétendus médiums, et toutes portes ouvertes, se délia un bras et une jambe, fit le même bachanal, et rentra instantanément dans ses liens.

Ce fut la fin des frères Davenport.

Depuis lors, combien de plaisanteries de ce genre ! Ces jours-ci encore un prétendu yogui, « le docteur comte de Sarrack », dont on a donné le véritable nom dans l'*Echo du Merveilleux*, attirait chez lui une foule de curieux pour leur montrer des grains de blé qui germaient et poussaient sous leurs yeux, et un papier qui passait à travers une fenêtre fermée pour aller tomber dans la rue, où on le ramassait.

M. Gaston Méry et d'autres ont mis à néant les expériences de ce prestidigitateur et de ses compères.

Il y a une vingtaine d'années, nous avons assisté à des expériences de ce genre dans une chambre sans meubles, où il n'y avait que des chaises, rangées en rond, sur lesquelles s'asseyaient les spectateurs en faisant la chaîne. Le médium, une femme du peuple, s'asseyait au centre ; on l'attachait avec des cordes sur sa chaise, et l'on jetait autour d'elle de la sciure de bois, pour faire constater après la séance son immobilité. Puis on éteignait tout, et peu après le médium commençait à geindre. Il entrait en transe, et l'esprit d'un gamin de Paris, mort quelques années auparavant, s'incarnait dans le médium et parlait d'une voix flûtée.

Il faut avouer que l'esprit en manquait totalement, bien que gamin de Paris. Il distribuait aux personnes qui faisaient la chaîne des mimosas, des mandarines, qu'on recevait sur les genoux. Il faisait apparaître des lueurs phosphorescentes ; on entendait une sonnette qui se promenait en l'air, et quelques femmes se sentaient embrassées, tandis qu'un homme se sentait tirer les cheveux. Des gamineries ! C'était charmant.

Quelqu'un, un beau soir, frotta une allumette à l'improviste et l'on vit le médium débarrassé de ses liens, debout sur sa chaise, faisant des lueurs phosphorescentes au bout de ses doigts.

En même temps on constatait qu'une autre femme était restée en dehors et en arrière du cercle, libre de ses mouvements.

L'assistance, qui était des mieux compo-

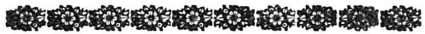
sées, prit mal la chose. Mais chacun garda le secret pour ne pas avoir l'ennui de s'avouer dupe.

Combien de médiums ont avoué :

— Je n'avais pas le sou. Il voulait que je dorme ; je faisais semblant de dormir, je disais tout ce qu'il voulait, et cela me rapportait dix francs par séance.

Eusapia reste encore incomprise sur certains points, mais sur d'autres on a constaté la fraude. Comment croire sur un point, quand le point suivant est reconnu faux ?

Qu'il y ait encore des forces inconnues dans la nature, personne n'en doute ; il y a malheureusement autant de forces que de forces.



La Vie Agricole en Mai

Un vieux proverbe rustique dit qu'il faudrait qu'au mois de mai, il ne plut jamais. Le beau temps de mai peut, en effet, réparer bien du mal. Mais, par le plus beau temps et même surtout par celui-là, qui fait les nuits claires, les gelées printanières sont toujours à craindre. Les céréales confiées à la terre en été et les emblavures des semis récents sont à surveiller de très près.

Herse et rouler. A la rigueur, les céréales d'hiver qui viennent bien peuvent être abandonnées à elles-mêmes. Cependant un coup de herse et de rouleau donné à propos, ne peut que les améliorer, surtout les blés dont la végétation exubérante peut faire craindre la verse. Quant à celles qui se présentent mal, souffreteuses, et qui ne tallent pas, il est indispensable de les rouler après leur avoir rendu de la vigueur avec une couverture de cendres de bois ou d'engrais pulvérulents. Le roulage raffermira le sol, détruit les cavités et les fendillements provoqués par la gelée, rapproche le collet de la plante de la surface et fait taller. Il doit succéder au herbage dont le but est d'ameublir la terre et de détruire les mauvaises herbes qui commencent à l'envahir. L'une et l'autre opérations doivent être favorisées par une journée ensoleillée et douce qui aura ressuyé le sol et écarté la crainte de trop fortes gelées.

Les labours sont généralement terminés, si ce n'est pour les semis de betteraves à sucre qui sont loin d'être partout effectués. Ne pas ménager le bon fumier de ferme qui est, à lui seul, l'engrais complet et suffisant. De même encore pour les semences de maïs qui s'effectuent dans la seconde quinzaine de mai. Semées jusqu'à fin juin les variétés tardives de maïs peuvent être fauchées de septembre à octobre, mais les variétés hâtives semées en mai, peuvent être coupées dès juillet et, comme fourrage vert, le maïs est le meilleur et le plus avantageux que l'on connaisse.

On continue de semer betteraves et carottes fourragères, sarrasin, moha de Hongrie, Vesces d'été, colza, etc.

Les récoltes du vert pour fourrage commencent : on fauche le trèfle incarnat, le trèfle ordinaire, la vesce d'hiver, l'escourgeon, le pois gris d'automne, la féverole d'hiver, le ray-grass et l'on fait consommer sur place la lupuline, la pimprenelle et la chicorée sauvage.

Dans les prairies humides on cessa l'irrigation, ailleurs on la modérera au fur et à mesure du développement des plantes. On se hâtera, dès le commencement du mois, alors que l'herbe n'est pas trop haute, d'a-